

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Mes chrysanthèmes (Souvenir d'automne, dédié
à mon ami Ch. In. Albon) / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 344-348

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Mes chrysanthèmes

Souvenir d'automne

dédié à mon ami Ch. In. Albon.

Dans l'âme, rien ne doit finir,
Rien ne disparaît dans la trombe,
Et chaque goutte d'eau qui tombe
Fait naître en l'âme un souvenir
Et croître une fleur sur la tombe.

Qui donc n'aimerait pas les fleurs ! Elles occupent une si grande place dans la nature qu'elles ont acquis droit de cité un peu partout, dans la hutte du bûcheron aussi bien que dans le palais du roi. Elles se mêlent à nos joies et à nos deuils ; elles ornent le corsage de la fiancée, comme le cercueil qui cache à nos yeux l'être tendrement aimé que la Mort vient de moissonner. Leurs coloris ont leur langage, leurs parfums

ont leurs pensées, et quand, au souffle de la brise, leurs têtes gracieuses se balancent sur leurs tiges délicates, ne dirait-on pas que, pauvres captives, elles cherchent vainement à briser le lien qui les rive au sol pour s'enfuir vers les nues, tout au loin dans l'azur, tisser les couronnes aux anges tutélaires que nous pleurons ?

Cela m'amène à vous parler, chers lecteurs, d'une petite aventure bien amère, inoubliable souvenir d'enfance qui, pareil à un remords assoupi, s'est logé dans mon âme, et s'y réveille à chaque vent d'automne, au retour de l'attristante chute des feuilles.

J'avais treize ans, et c'est là le seul adoucissement que j'ai trouvé à l'obsédant chagrin qui renaît dans mon cœur à l'apparition des premières chrysanthèmes. A treize ans, le cœur est trop jeune pour bien concevoir la grandeur de l'affection et du devoir, et trop faible pour la supporter. On aime déjà, sans doute, mais d'un amour débile, où l'impétuosité de l'enfance ne saurait remplacer la force de l'âge mûr, où l'esprit d'abnégation, et de sacrifice, trésor des grandes âmes, n'est encore qu'à l'état embryonnaire pour celle de l'enfant. C'est dans cette consolante pensée que ma douleur s'est réfugiée et se reconforte.

Dans le jardin qui entourait la maison paternelle, délicieuse thébaïde remplie de chers souvenirs d'un passé déjà lointain, ma bonne mère m'avait cédé un tout petit lopin, un carré de quelques mètres, que j'appelais « mon jardinet » et où je plantai quelques belles variétés de chrysanthèmes. Grâce à des soins méticuleux où le plaisir de faire croître se mêlait à l'enfantine vanité de posséder déjà une sorte de patrimoine, mes chrysanthèmes prospérèrent à vue d'œil et se

trouvaient absolument magnifiques quand la Toussaint vint, une fois de plus, rappeler aux vivants le culte pieux de leurs morts. Hélas ! nous devions aussi répondre à l'appel. Quelques mois passés, Dieu nous reprit un membre chéri, mon frère jumeau, et ma tendre mère en avait encore toute grande ouverte la plaie au cœur. Le père, lui, en vieux soldat, avait dévoré son chagrin comme un troupiier qui voit mourir son frère d'armes sur le champ de bataille, avec ce stoïcisme des âmes fortes qui n'est ni plus ni moins qu'un naïf et superbe héroïsme. Moi, j'étais trop jeune pour bien comprendre tout cela, et l'on m'avait tant répété que ce cher frère était maintenant un ange, qu'il nous attendait Là-Haut, dans la félicité éternelle, que je m'étais assez vite consolé. La douleur ne devait venir que bien plus tard, quand ma sainte mère, me rappelant avec des sanglots cette terrible épreuve, m'étreignait sur son sein en me disant : « Toi, mon fils bien-aimé, je t'aime pour les deux ! »

Le jour des Morts arriva. La nature semblait s'être endeuillée. Un soleil épuisé laissait tomber languissamment de pâles rayons sur la plaine silencieuse et morne ; ces clochettes d'automne aux sons grêles faisaient entendre leur plaintive harmonie derrière les buissons jaunissants ; tout, ici-bas, respirait en ce jour mémorable, l'isolement et la tristesse. — Mes chrysanthèmes étaient dans tout leur épanouissement. Leurs teintes sombres s'harmonisaient bien avec la profonde mélancolie du moment.

Je m'étais aperçu dès la veille que ma mère était inquiète. Elle semblait m'épier. J'aurais dû, sans l'insouciance de mon âge, deviner ce qui se passait dans

cette âme angoissé par le douloureux souvenir. J'aurais dû moissonner mon carré de chrysanthèmes et les offrir à cette mère désolée pour la tombe du cher disparu. Cette pensée n'effleura pas même mon esprit, et, bien que j'eusse intérieurement formé le projet d'offrir un jour toutes mes fleurs à celle que j'aimais le plus au monde, je n'avais point songé que la Toussaint me procurait la meilleure occasion de l'exécuter. — J'étais si jaloux de la possession exclusive de « mes chrysanthèmes » que je les avais comptées par le menu. J'en avais exactement cent-vingt, réparties sur douze plantes variées. Elles formaient une superbe mosaïque aux tons doux et veloutés.

Le matin du jour des Morts, je m'aperçus avec un vif sentiment de dépit, que douze d'entre les plus belles tiges manquaient au parterre. Prompt comme l'éclair, je courus à la maison et me plaignis amèrement à ma mère du *vol* dont je venais d'être victime et m'élevai en termes très durs sur le sans-gêne et l'audace du coupable. — Tout en pérorant, je voyais le sein de ma mère se gonfler et ses mains trembler ; de petits mouvements convulsifs de ses lèvres pâles et émaciées me firent soudain comprendre ce que j'aurais dû deviner tout de suite. Je me radoucis aussitôt et, prenant dans les miennes les mains de cette mère éplorée, je lui dis, avec un accent de doux reproche : « je crois, chère mère, que je tiens le coupable ! Si c'est vous, n'ayez point peur, je respecte le mobile qui vous a trompée et vous pardonne de tout mon cœur ! » Alors, fondant en larmes, cette mère chérie m'attira vers elle, me fit voir le médaillon qu'elle cachait sous sa mante, et, sans pouvoir dire une parole, m'enveloppa, un long

moment, de ses bras et de ses sanglots. Je pleurai avec elle, nos larmes se mêlèrent et nous consolèrent mutuellement. Le même soir, mon parterre était moissonné et tous deux, à genoux sur la tombe de l'ange envolé, nous arrosions « mes chrysanthèmes » de nos pleurs, tandis que les premières ombres du crépuscule noyaient dans la paix et le mystère, le paisible champ du Repos où dort, à cette heure, celle dont j'évoque aujourd'hui, avec des larmes de sang, le poignant et éternel souvenir.

SOLENDIEU.

Septembre 1902.